

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 4 (1910-1911)
Heft: 2

Artikel: Richard Wagner et Venise
Autor: Rüdder, May de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068685>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« absorbé dans ce que l'on doit faire, les nerfs se taisent et
« la timidité (qui n'est au fond que de l'amour-propre dé-
« guisé) disparaît avec son petit cortège de petits tremble-
« ments de voix et de larmes —

« Allons, ma chère enfant, dites-vous une bonne fois pour
« toutes que vous aurez encore pendant quelque [temps] le
« droit de faire des fautes en chantant, en vous en aperce-
« vant toutefois — Ne faites attention ni à Pierre, ni à Paul
« et poursuivez votre petit chemin patiemment et *gaîment*...
« oui, *gaîment* ! Tâchez aussi de maîtriser et anéantir cette
« susceptibilité qui vous fait voir en noir... ce qui n'existe
« que dans votre tête. Assainissez votre esprit de toutes ces
« petites choses... pardonnez-moi cette lettre et aimez un peu la
« vieille maman qui vous porte un véritable intérêt.

P. VIARDOT.

C'est la riche expérience de toute une vie qui se résume en ces lignes.
Nous ne saurions l'écouter d'une oreille trop attentive.

G. H.



La *Vie Musicale* publiera entre autres dans son prochain numéro :

GEORGES HUMBERT, *La VIII^e Symphonie de G. Mahler.*

(Avec un portrait du compositeur)



Richard Wagner et Venise

RRACE aux soins de la Société des Amis de la musique, on apposera bientôt au Palais Vendramin de Venise où mourut R. Wagner, un bas-relief commémoratif. Le poète d'Annunzio en rédigera l'épithèque. Ce sera donc, dans la ville des lagunes la seconde œuvre d'art en souvenir de R. Wagner, la première étant une statue dans les jardins publics.

En vérité, l'atmosphère de Venise impressionna singulièrement R. Wagner, à certains moments précis de sa vie. Comment et combien le grand musicien s'en imprégna, c'est ce que je voudrais brièvement tenter de dire ici.

*
* *

Venise, pour ceux qui l'ont vue telle qu'elle est vraiment, et non au travers de l'éblouissant mirage créé autour de son nom par l'imagination d'artistes et de poètes, est une ville étrange et fascinante, plutôt bizarre

que belle. Elle est pleine de merveilleuses féeries, mais aussi de mélancolies profondes, en partie héritage d'un passé glorieux et sombre tout à la fois. Ses palais parlent autant de puissance et de splendeurs que de décadence et d'effrayantes et célèbres tragédies. Ses petits canaux aux eaux noires et stagnantes où glissent des barques d'aspect funèbre, ses « calle » étroites, tortueuses, bordées de hautes maisons aux fenêtres grillées, sans lumière et sans verdure, sont vraiment tristes et attristantes au-delà de toute expression. Mais par contre, les jeux de clartés, la fête des couleurs, l'harmonie des lignes sont une joie incomparable pour celui qui les contemple de la Place Saint-Marc à la Piazzetta, à la Riva degli Schiavoni, aux Jardins publics. Et ce qui en fait surtout la beauté, c'est la *lumière* même. C'est en elle que réside toute cette féerie de Venise ; toujours imprégnée et tempérée par l'humide atmosphère de la lagune et de la mer toute proche, elle en acquiert une douceur, une fluidité infinie ; et sous ce grand voile de clartés et de vapeurs légères, se reflète dans l'eau même, au large, une profusion de couleurs uniques.

Au temps où Wagner y vint habiter, ce spectacle n'était pas moins merveilleux. Sur le Canal'Grande, il était un peu différent, mais non moins impressionnant ; et ce qui alors devait en augmenter singulièrement la puissance suggestive, c'était son *silence* ; point de vaporette alors, point de modernisation à outrance, sans discrétion et sans poésie. Venise devait avoir davantage le caractère intime et enveloppant d'une véritable ville de *rêve* ; sa lumière et son silence à tant d'heures de l'année, devaient accueillir ceux qui se réfugiaient près d'elle, avec une double et tendre caresse ; et toute sa mélancolie même devait éveiller chez les souffrants ou les révoltés qui passaient là, une confiance nouvelle et un calme infini.

Lorsque Wagner y vint pour la première fois, ce fut précisément au moment de la crise la plus douloureuse de sa vie, une de celles où sa nature d'artiste autant que son cœur d'homme étaient entièrement bouleversés : ce fut aux heures pénibles qui suivirent sa séparation de la famille Wesendonk, et de Mathilde plus particulièrement (août 1858).

Après le départ de l'*Asile*¹, Wagner s'arrête un moment seulement à Genève, puis au lac Majeur ; toutefois, ce n'est pas la retraite qu'il lui faut : « les montagnes l'accablaient ». Mais Venise, avec sa mélancolie, ses eaux silencieuses et ses grands horizons lui créa une harmonie convenant à son âme. Feuilletons cet unique « journal » de sa vie écrit à ce moment-là : tout y est fidèlement reflété et vibre encore de l'émotion intérieure qui dicta ces lignes. La première impression nous donne immédiatement cette note d'harmonie intime entre la ville des lagunes et celui qui vient y chercher un refuge : « Arrivé à Venise l'après-midi du 29. Pendant le trajet sur le Grand Canal, vers la Piazzetta, impression mélancolique et gravité intense : grandeur, beauté, ruine, l'une auprès de l'autre. Mais la pensée pourtant qu'aucun modernisme, aucune trivialité d'affaires n'ont de place ici, console. Un monde très lointain finit... : il est parfaitement d'accord avec mon désir de solitude. »²

Aussitôt, Wagner trouve à se loger magnifiquement au premier étage du grand palais Giustiniani, à l'un des coudes du Canal'Grande, entre le Rialto et la Piazzetta, et « ce grand, vraiment étrange silence du canal » lui

¹ Nom désignant le pavillon où habitait Wagner dans le parc de la villa Wesendonk, à Enge, près de Zurich.

² Venise, 3 septembre 1858.

est bienfaisant au-delà de tout ; la nuit particulièrement, l'impression est pénétrante quand s'y mêle la musique mystérieuse que chante un gondolier. L'âme de Venise parle ainsi au Grand Solitaire ; une fois surtout, l'émotion fut intense, et Wagner ne put s'empêcher de la relater deux fois : dans son journal et dans les pages relatives à *Beethoven* des « *Gesammelte Schriften* » (Bd. IX). Comme dit si bien M. Edouard Schuré dans sa belle étude sur Mathilde Wesendonk¹ : « Cette voix anonyme du peuple des lagunes, immémorial soupir d'une âme collective épandue sur la mer endormie, lui en dit plus long que toute l'histoire et tous les arts de Venise. Cela seul l'intéresse, il ne veut rien savoir du reste. N'est-ce pas là un trait frappant de son génie qui ne s'intéresse pas aux formes extérieures des choses, pénètre à leur centre par intuition et s'enveloppe dans la nuit de son rêve pour composer ses visions ? »

Voici d'ailleurs ce tableau et cette musique, et l'état d'âme du maître au moment où il les percevait si profondément : « Cette nuit, j'étais sans sommeil et j'ai veillé longtemps. Mon doux enfant² ne me dit pas comment il va ? Le Canal est merveilleusement beau cette nuit. Etoiles claires, dernier quartier de la lune. Une gondole glisse et passe. Les gondoliers s'appellent en chantant du lointain. Ceci est extraordinairement beau et grand. Les stances du Tasse sans doute ne soulignent plus ce chant ; mais les mélodies sont anciennes, vieilles comme Venise, et sans doute plus anciennes que les stances du Tasse qu'on y adapta de son temps. Ainsi s'est conservé dans la mélodie le fond éternel, tandis que les stances comme un phénomène passager se sont effacées. Ces mélodies, d'une profonde mélancolie, chantées par une voix puissante et que l'eau apporte du lointain, tandis que plus loin encore elles résonnent toujours, m'ont ému jusqu'au sublime. C'est beau !³ »

De plus en plus, l'atmosphère de Venise le pénètre, car voici venir l'automne qui la fait encore plus douce et plus enveloppante : « Pour la première fois, je respire cet air toujours égal, suave et pur ; ce caractère féerique du lieu me tient sous son charme aimable et mélancolique dont l'influence sur moi est si bienfaisante. » L'image de la Bien-Aimée anime de loin ce cadre splendide : « Quand, vers le soir, je fais une promenade en gondole vers le Lido, je me sens enveloppé comme de l'onde d'un son de violon très doux et très long que j'aime infiniment, et qu'un jour je comparais à toi ! »

Cependant, un soir de novembre, au temps morne et lugubre de la fête des Trépassés, Wagner passa encore par une affreuse crise de désespoir. Cette fois, l'atmosphère de la ville, au lieu de le calmer, semble se faire complice des sombres projets qui traversent un moment l'imagination du musicien : Mathilde Wesendonk vient de perdre un jeune fils, et Wagner sent combien ses lointaines paroles de consolation et d'amour sont peu de chose auprès d'une si grande tristesse. C'est pourquoi sa douleur à lui-même s'avive ; la nuit, au balcon, l'eau noire l'attire : « Je regardais dans le canal aux eaux foncées : la tempête soufflait. Mon saut, ma chute n'auraient pas été entendus. » Mais aussitôt le souvenir d'une grande âme le rappelle à la vie et le sauve véritablement : « Les larmes coulent ; la terre me re-

¹ Ed. Schuré. *Femmes inspiratrices et poètes annonciateurs*. (E. Perrin, Paris.)

² M^{me} Wesendonk.

³ *Journal* (Tagebuch), 5 sept. 1858.

prend », ou plutôt, le rêve et l'art. Car il se plonge plus que jamais dans la composition ; *Tristan* avance intensément ; *Parsifal* et *Les Vainqueurs* (drame bouddhique non réalisé) hantent son imagination avec leur haute pensée de *renoncement*. Et cette ville où il vit, n'a-t-elle pas aussi l'air d'une *renonciatrice*, appelant l'âme et l'esprit vers l'éternité et l'infini de toute chose, confondant le présent, le passé et l'avenir comme se fondent les faibles lignes des monts Euganéens et des îles flottantes aux lointains horizons ? « Quand le soir, je me promène sur l'eau, et regarde la surface de la mer, claire et unie, rejoignant le ciel à l'horizon sans presque aucune démarcation ; quand le rouge du crépuscule s'unit avec son reflet dans l'eau, j'ai devant moi l'image fidèle de mon présent : présent, passé, avenir sont aussi peu distincts l'un de l'autre que là-bas, la mer et le ciel. » ¹.

Ainsi le rêve illumine la réalité, la réalité se confond dans le rêve. Wagner lui-même ne démêle plus l'un de l'autre ; la vie tisse son œuvre d'art, et l'art pénètre et soutient sa vie ; au-dessus de tout brille la clarté d'un amour à présent transfiguré, comme dans la ville des féeries et des mélancolies la lumière d'une atmosphère diaphane enveloppe toutes choses.

L'âme de Venise et l'âme de Wagner sont en parfaite harmonie et c'est pourquoi, chaque soir, lorsque la gondole le ramenait vers sa demeure solitaire, il pouvait alors vraiment s'écrier : « Tout est si tranquille et si grave autour de moi. Et j'ai en moi-même le sentiment certain et bien défini que voici mon pays, celui dont je ne puis plus désirer sortir sans douleur ou désillusion. Aussi, je m'y trouve heureux. » ²

Heureux ! c'était presque trop dire, et une lettre à Mme Eliza Wille (janvier 1859) nous apprend que « cette vaste, uniforme surface qui s'étend ici » n'a déjà plus d'autre signification que celle d'une « *Résignation* ». Or Wagner semble sortir de cet état moral que sa *volonté* lui imposa et que l'atmosphère de Venise lui facilita en une heure difficile et douloureuse. La vie active, combative, dans un cadre plus imposant, grandiose et même épique, le rappelle ; il regrette ses courses par monts et vallées que remplace mal à présent, pour lui, cette unique « promenade du beau monde, allant de la Piazzetta, le long du rivage jusqu'aux jardins publics. Venise est une merveille, mais seulement une merveille ! J'aspire souvent à revoir l'intime Sihltal, le sommet du Kirchberg... » ³ Quand il fera un peu plus chaud et que je pourrai m'arrêter un moment dans mon travail (qui seul me soutient à présent) je compte faire une excursion à Vérone et aux environs. Là déjà les Alpes approchent. » — De Venise même, par temps clair, le très lointain profil des montagnes suscite en lui une sorte de nostalgie : « En juin, dit-il, je quitterai Venise pour regagner les montagnes de *ma* Suisse. »

Cela ne dura même plus aussi longtemps. Dès le mois de mars, Wagner se décida à revenir dans l'Helvétie et à peine arrivé à Milan, Venise ne lui paraît déjà plus qu'une « *image de rêve* ». Mais son pouvoir étrange a opéré ; intangible et subtile, son atmosphère unique sut au moment précis envelopper d'une tranquille et lumineuse caresse une grande âme désespérée et souffrante. Wagner trouva à Venise le cadre qui convenait à ce présent état mental et psychique ; il put s'y replier sur lui-même, s'y apaiser et s'y hausser plus facilement sur un plan supérieur d'où sa

¹ Lettre à Mme Eliza Wille. Venise, 30 sept. 1858.

² Lettre à Mathilde Wesendonk. Venise, 8 décembre 1858.

³ Aux environs de Zurich.

propre passion et ses douleurs transfigurées vinrent animer d'une flamme immortelle l'incomparable drame d'amour qu'est *Tristan et Isolde*. Quand Wagner quitta l'Italie, le deuxième acte était entièrement terminé ; il ne restait plus qu'à dénouer la sublime tragédie qui s'était déjà résolue dans son propre cœur.

* *

Ce fut après les premières représentations à Bayreuth de *Parsifal*, le grand drame du renoncement, de la pitié et de la rédemption suprêmes, en 1882, que Wagner souffrant et très fatigué revint à Venise pour y chercher une fois de plus *le repos et la paix*. Cette fois, c'est le merveilleux *Palazzo Vendramin* entouré de jardins et sur le Grand Canal aussi, qui abritera le grand homme. Il n'y vint plus dans la solitude tragique d'autrefois, mais entouré des soins et de l'affection de sa famille. Sa santé, très ébranlée le tourmente cependant infiniment ; il ne songe plus à composer ; il n'a plus que la pensée de la réalisation scénique de plus en plus perfectionnée, idéale, à Bayreuth. Les représentations d'été lui ont prouvé ce qu'on y pouvait, mais aussi ce qui manquait, et le maître entretient à ce double sujet une correspondance encore très active avec ses principaux interprètes et particulièrement avec M. Hans von Wolzogen, son fidèle et si éminent collaborateur des *Bayreuther Blätter*. Wagner sent toutefois l'avenir lui échapper de plus en plus ; mais il ne paraît pas prévoir l'imminence de la catastrophe.

La douceur de l'hiver vénitien le rassure pour lui-même et il plaint de loin ses amis qu'il a laissés dans « le pays des mauvais temps ». Le moral aussi, en général, est serein et tranquille comme l'atmosphère environnante ; mais il ne la dépeint plus avec ces merveilleuses images et ces fortes impressions d'autrefois ; il ressent tout aussi profondément leur bienfaisante influence ; il en jouit intimement, mais il ne le dit guère plus. L'âme de Venise et l'âme de Wagner se parlent à présent dans le plus complet silence... Et voici qu'au 13 février 1883, la mort, silencieusement aussi, et soudainement vint l'y trouver ; Wagner n'eut pas le temps d'adresser à son dernier asile le suprême adieu avec son éternelle pensée reconnaissante.

Venise sans nul doute eut volontiers abrité d'aussi illustres cendres en son tranquille cimetière San Michele ; mais la patrie germanique, par le roi Louis II, les réclama impérieusement. Alors, pour la dernière fois, la gondole discrète — et cette fois c'était vraiment la barque funèbre — allait porter sur ce vieux Canal'Grande, parmi tous les souvenirs et les gloires mortes qu'il traverse, un des plus grands artistes que la ville des lagunes ait jamais abrités, la famille et quelques amis accompagnèrent le funèbre convoi, tandis que toute la Venise intellectuelle et artistique manifesterait avec une touchante discrétion son deuil et son admiration par d'ultimes témoignages.

Au palais Vendramin, une grande vie venait de s'éteindre ; mais d'avoir été le dernier asile choisi par le maître lui confère une gloire de plus. Le Canal'Grande connut en ce jour une sublime tristesse ; il en sut de plus amères au temps de l'exil de Wagner et ses mélancolies mêmes purent alors adoucir des amertumes infiniment plus grandes qui se confiaient au silence lénifiant de ses eaux.

Wagner comprit et ressentit à ses grandes heures de renoncement, l'étrange et merveilleux pouvoir de la ville fascinante. Et c'est une singu-

lière fatalité qui l'y attira encore à l'heure du renoncement suprême. Venise n'aura pas été étrangère à la grave sérénité de ce dernier jour ; elle sut l'éclairer et l'adoucir d'une lumière très tranquille et d'une discrète mélancolie inhérente à son « âme ».

Une fois de plus, suivant le mot de G. Sand, elle aura été « la tombe des grands rêves, de l'amour et de l'art ».

MAY DE RÜDDER.

Nos artistes :

avec un portrait hors texte.

M^{me} Eline Biarga

LES vocations de théâtre sont rares chez nous et l'on ne peut guère s'en étonner, si l'on songe au peu de besoin d'expansion qu'éprouvent la plupart de nos compatriotes, gens de sens rassis, plus raisonneurs peut-être que raisonnables et qui ne voient de l'art scénique que l'exagération, je dirai presque l'impudeur.

Il faut être heureux d'autant plus qu'une artiste de chez nous, jeune encore et admirablement douée pour la scène, rentre au théâtre où elle ne fit que passer il y a peu d'années, et y apporte avec ses ressources vocales remarquables, son âme ardente et sa riche expérience d'une vie personnelle intense. M^{me} Eline Biarga ne chantera du reste qu'en représentations et ne se propose nullement d'entrer dans la « carrière » si pleine de tristesses et de rancœurs pour les artistes épris d'idéal et redoutant les concessions au vulgaire.

C'est en 1895 et 1896 qu'Eugénie Briffod — M^{me} Eline Biarga — reçut de M. E. Jaques-Dalcroze les premières leçons de chant, tout en suivant les cours d'harmonie du Conservatoire de Genève. L'année suivante, à Paris, elle travailla sous la direction de M^{me} Pauline Viardot-Garcia. Tout en chantant dans les grands concerts, à Paris, en Suisse et ailleurs, Eugénie Briffod s'adonna à l'enseignement et resta pendant près de dix ans sous le contrôle permanent du merveilleux professeur que fut Pauline Viardot.

Appelée en 1903 à Béziers, elle y interpréta le rôle d'Iphigénie, dans l'« Iphigénie en Tauride » de Gluck, et tint le public « sous le charme d'une voix homogène, bien posée, donnée sans effort, tour à tour vibrante et pleine de tendresse ». Mais elle abandonna aussitôt la scène.